

Par un jour excessivement clair

Mélissa Grégoire

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, M. (2004). Par un jour excessivement clair. *Contre-jour*, (5), 115–132.

Par un jour excessivement clair

Mélissa Grégoire

Ce matin-là, une centaine d'oies blanches étaient posées sur la berge du fleuve. Les vagues recouvraient lentement le rocher contre lequel je m'étais appuyée la veille, dans la lumière du couchant. Je m'étais excusée auprès de mes hôtes et j'étais allée faire une longue promenade sur la grève avant d'aller dormir. Je venais tout juste de quitter la ville, j'avais fait cinq heures de route, sans arrêt, et je ne comprenais pas ce que j'étais venue faire ici, encore une fois, loin de mes choses, de mes amis, de mes petites affaires urgentes : le spectacle du fleuve et des falaises m'avait laissée froide, perplexe. J'avais pourtant bien essayé de m'imprégner du paysage, de ses couleurs, de ses formes, pensant que c'était ainsi qu'on pouvait en tirer profit. Mais cela n'avait rien donné. Encore une fois, j'éprouvais le besoin d'être ailleurs, je ne pensais qu'à m'en aller, qu'à retourner chez moi, faire mes besognes : sortir mes boîtes à fleurs, laver les vitres du balcon, arroser les plantes, etc.

Quand je travaille avec mes mains, pendant des heures, la plupart du temps je ne pense à rien. Pas l'ombre d'une idée ne me traverse l'esprit ; je suis en paix avec le monde, je suis entièrement vide. Ainsi, je me souviens très bien d'un matin d'été passé sur mon balcon du troisième étage à planter des fleurs (des pétunias) d'un rouge sombre, violacé. En travaillant, j'observais le monde du coin de l'œil : une petite femme nerveuse, grisonnante, passait dans la rue avec des sacs d'épicerie, les cloches de l'église sonnaient, un vent léger faisait onduler dans le parterre les sombres brins d'herbe qu'on laissait pousser par paresse, un corbeau avec des branches dans le bec disparaissait

dans le feuillage touffu d'un arbre. Puis, tandis que, délicatement, je recouvrais de terre les petites racines des pétunias, mon village natal m'est revenu à l'esprit : c'était dimanche, la journée allait être chaude, la messe venait de finir, les gens discutaient sur le perron de l'église et ma grand-mère me tenait par la main. Je regardais le sacristain, un vieux paquet d'os aux gestes nerveux, tirer sur des cordes qui semblaient venir du ciel, puis, à l'intérieur du clocher gris, les cloches de bronze se mettaient à sonner. Soudain, j'ai eu l'impression que cette image du passé s'était répandue dans la lumière verdâtre du jour, qu'elle avait inondé le présent d'une clarté nouvelle, comme lorsque le soleil perce les nuages par temps gris, me faisant tout voir avec excès, ou plus exactement comme si tout ce que je voyais excédait sa propre fin et se prolongeait dans plus grand que lui. Cette clarté verdâtre — clarté d'étang éblouissante où scintillaient et se confondaient les reflets du monde — rendait le passé plus réel que le présent et le présent, plus réel que ce qui me semblait être, d'habitude, la réalité. La vieille femme montait les marches de sa galerie, les arbres jetaient sur mes bras une ombre d'un vert doré, les cloches de l'église produisaient une musique maladroite, inégale, et je revoyais mon sacristain tirer, de peine et de misère, sur de vieilles cordes célestes. J'ignore pourquoi, mais ce matin-là, toutes ces choses ordinaires de la vie (toute ma vie entière !) semblaient s'être imprégnées de cette clarté divine qui me remplissait d'une émotion semblable à celle qu'on éprouve dans le choc amoureux : mes lèvres tremblaient, je n'arrivais plus à parler (et à quoi cela aurait servi de parler puisque tout parlait de soi ?), l'amour trop puissant se nouait dans ma gorge, j'étais dans un rêve. Je restais immobile comme une bête terrifiée par trop de lumière. Soudain, le cri d'un enfant jouant dans la rue, avec une balle rebondissante, m'a fait prendre conscience de l'instant que j'étais en train de vivre et, aussitôt, cet instant, qui était éclairé par la profondeur du passé, s'est évanoui.

Chaque fois que je vis ce genre d'expérience, je ne suis pas sûre de savoir exactement dans quel état je suis, mais j'imagine que c'est un peu comme se faire frapper par la foudre : pendant un instant, je n'existe plus, je m'oublie dans ce qui est au dehors : je suis à l'extérieur de moi. Mentalement, je suis si vide (la conscience que j'ai du monde semble passer uniquement par mon corps) que toutes les choses que je vois, imagine ou

entends viennent se loger en moi et forment un tout qui se condense comme les images d'un rêve. J'ignore si c'est réellement ce qui se passe (c'est ainsi que je me le représente — un peu abstraitement — après coup), mais je peux dire en tout cas que j'éprouve alors le sentiment d'une totalité, la sensation directe de la vie en général. Pendant un instant, le monde se change en lumière ; il me donne l'intuition qu'il existe une autre vie derrière la vie. Cette vie cachée, je la sens éternelle, sacrée, féconde. Enfin, le mot « extase » est le seul qui me vient à l'esprit pour définir cette expérience.

Hélas, ce pur instant d'être, léger comme une bulle de savon, ne dure pas. Il suffit que quelqu'un ou quelque chose d'étranger (de trop) y pénètre pour qu'il éclate et ne soit plus qu'un souvenir. Ce matin-là, après avoir été arrachée à l'éternité par le cri d'un enfant, j'ai regardé les pétunias que j'étais en train de planter et qui, à présent, manquaient de vie (je les avais peut-être fait mourir en les déracinant ?). Leurs tiges étaient molles, leurs feuilles, flétries. Et ce n'était plus la beauté de leurs pétales qui formaient une trompette ou de leurs veines d'un violet foncé traversant la membrane rouge que je voyais quand je les regardais, mais la fragilité de l'existence. Le jour devenait pâle, la réalité se vidait lentement de sa substance. Tout était si pauvre, si ordinaire !

J'ai fermé les yeux, puis les ai rouverts, comme si cela avait pu laver mon regard et me redonner l'instant d'éternité que je venais de perdre. Mais il n'y avait rien à faire, je n'arrivais plus à tirer du présent l'image de mon vieux sacristain : l'heure de lumière était passée et l'univers, à nouveau morcelé. À présent, vouloir regarder le monde comme s'il était chargé d'un mystère ou éclairé par-dessous, en idéalisant chaque instant de la vie, tenait de l'illusion ou, pire, du mensonge. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre (il ne manquait plus que la pluie pour donner à ce jour toute la monotonie qu'il pouvait contenir) et j'ai eu envie de mourir, de mourir là, tout de suite, sur place.

Où trouver la force de recommencer à vivre, à désirer, après avoir vécu un moment d'une telle intensité ? Où trouver la force de sortir de chez soi, de marcher jusqu'au parc, sans se sentir vide, abominablement vide ? Il faut avoir la foi, ou un certain courage, je crois, pour recommencer, tout en sachant qu'il faudra assumer le souvenir (le poids) de cette clarté évanouie.

Contrairement au vide qui précède l'expérience de l'instant (de la plénitude), le vide d'après l'extase me laisse toujours dans un piètre état : je me sens vide et tout à la fois lourde comme une pierre qui s'enfonce dans un lac ; vide parce qu'après avoir été « élue », je suis déçue de l'éternité, lourde parce qu'à présent ma tâche est d'assumer mon rôle d'humain et de faire revivre cette éternité en la décrivant, en la racontant le plus justement possible. Cette sensation de vide peut durer des jours, des semaines, une saison entière ; cela doit durer tant que je n'ai pas été à la hauteur de mon souvenir, tant que je ne l'ai pas fait remonter à la surface. Et c'est souvent quand j'ai la certitude d'avoir manqué à la tâche, de m'être dissipée, que je décide de m'enfuir à la campagne, près du fleuve, comme si ce lieu pouvait me redonner une plénitude, une ignorance, comme si ce n'était que dans ce lieu que je pouvais tout naturellement et de manière paisible faire face à mes obligations. Car c'est toujours là, si j'en crois mon expérience, malgré l'insupportable solitude à laquelle le fleuve m'oblige, que je peux me mettre à l'écriture. Et je ne peux vraiment redonner vie à mon souvenir que s'il a un rapport avec l'histoire que je raconte ou s'il m'en inspire une. Sinon, s'il n'est pas ancré dans un récit, dans une durée, le souvenir de l'instant devient factice et meurt de lui-même comme une fleur qu'on arrache de sa tige.

Toujours est-il que ce soir-là, durant ma promenade sur les galets de la berge, j'avais un tel désir de contempler le fleuve que je ne faisais que me voir en train de le contempler. Plus j'avais conscience d'être dans un « instant parfait », un instant qui brisait le cercle de l'habitude et qui risquait à tout moment d'être transfiguré (par une conscience supérieure, non pas la mienne, mais celle du monde), plus j'avais conscience de cela, donc, plus j'avais l'impression que mon esprit rapetissait. Je me dégoûtais : cette surconscience de l'instant, cette impossibilité de m'oublier dans les choses, j'en étais sûre, gâchait ma relation avec la nature, la rendait superficielle. Et si j'essayais de regarder le fleuve de manière plus précise, plus « artistique », en distinguant les couleurs dans les sapins, dans le ciel, dans les vagues, ou en étudiant les ombres que les nuages jetaient sur le fleuve, c'était pire : tout ce que je voyais s'asséchait dans mon regard. En fait, je n'étais pas mieux que ces poètes qui sont incapables de se promener dans la nature sans constamment se référer à tel auteur ou à tel passage d'une œuvre littéraire,

pas mieux non plus que ces citadins dont parle Hermann Hesse, ceux-là qui observent les paysages « à la manière des peintres », sans être peintres :

Nous vivons une époque de culture, mais aussi de leurre généralisé, où les artistes et plus encore les écrivains d'art exercent une influence grandissante sur les citadins. Aujourd'hui, observer les paysages « à la manière des peintres » est devenu une mode et une obligation. Les vacanciers ou les touristes se réjouissent de distinguer, dans le jeu des couleurs qui teintent les nuages, un mauve ou un gris leur rappelant certains tableaux ou certaines tapisseries. Ils trouvent aussi que le gris vert des sapins bordant la forêt se détache de façon merveilleuse sur le fond bleu tendre du ciel et forme une harmonie parfaite avec le brun humide des champs labourés. S'ils sont plus raffinés encore, ils discutent même des « nuances » que l'on trouve dans la nature et tentent de découvrir si le ciel ou la façade d'une maison éclairée par le soleil sont « d'un ton plus lumineux » que le reste. Ils croient que le maniement de ces idées et de ces termes leur permet de saisir la nature, d'en jouir d'une manière vraiment profonde et subtile.

J'avais attendu que le soleil disparaisse derrière les monts de la Côte-Nord pour faire demi-tour. La berge était déserte, les fenêtres des maisons, éclairées. Le vent s'était levé tandis que je marchais le long d'une traînée d'algues séchées au soleil qui faisait un chemin sur la grève. Comment pouvait-on réussir à être malheureux près du fleuve ? C'était la seule question que j'avais pu tirer de ma promenade. Enfin, après maintes conversations autour de la table des hôtes (Nietzsche, le premier roman de Katerine Caron, les désastres écologiques, la politique de George W. Bush, etc.), la nuit était venue. Et, paradoxalement, jamais je n'avais aussi bien dormi que cette nuit-là : en l'espace de quelques heures, mille rêves m'avaient traversée.

En ouvrant les rideaux ce matin-là, j'ai donc aperçu les oies sur la berge, qui nettoyaient leurs ailes, en fouillant de leur bec leurs plumes ébouriffées, et j'ai ressenti ce que je n'avais pas ressenti depuis des mois : le goût de lire et de prendre des notes. J'avais l'impression qu'une nouvelle vie coulait en moi, que c'en était bien fini de cette dépression qui m'avait accablée tout l'hiver, tout le printemps. Combien de matins m'étais-je levée, avant ce jour, en sachant d'avance que je ne ferais rien de ma journée ?

J'ai regardé le livre de Fernando Pessoa que j'avais déposé sur ma table et j'ai eu pour moi-même cette réflexion : « Encore un poète ! » Moi qui aimais les histoires et les petits faits vrais, moi qui, dans une autre vie, avais certainement déjà savouré les grands romans dans lesquels des personnages s'aiment et se déchirent, moi qui ne croyais au monde des essences que s'il était rapatrié dans la réalité humaine et physique, qu'avais-je donc à toujours traîner dans mes valises des recueils de poésie ? Pourquoi tant de masochisme dans le choix de mes lectures ?

Je n'avais jamais lu Pessoa. Un ami m'avait offert l'anthologie en cadeau, avec cette petite dédicace sur la page de garde : « Pour toi, qui vas à la poésie par la prose, ce qui est le plus sûr chemin ». Je n'étais pas certaine de comprendre tout à fait ce qu'il voulait dire : si la prose était le plus sûr chemin pour aller à la poésie, pourquoi m'offrir un recueil de poèmes plutôt qu'un roman ou un récit ? Est-ce que Pessoa était un poète romancier ? Cela existait-il un poète empruntant le chemin de la prose ?

J'ai ouvert le livre avec une extrême lenteur, un peu effrayée à l'idée de découvrir une pensée nouvelle. Il me semble que la découverte d'un livre s'est toujours faite ainsi pour moi, dans la résistance, dans l'appréhension de ce que j'allais découvrir. Mon dieu, serais-je effrayée par tout ce qui risque d'être différent de moi ? Pour dire vrai, j'ai plutôt l'impression de tout absorber quand je lis, de n'avoir aucune distance critique, d'être spontanément en accord avec la pensée de l'autre, comme si je n'avais ni frontière, ni pensée. Ainsi, pendant toute la durée de ma lecture, je peux presque dire que je deviens quelqu'un d'autre, que je pense avec les mots d'un autre, si bien que chaque livre comporte un risque pour moi.

Pour retarder le moment où je plongerais dans l'œuvre de Pessoa de manière viscérale, donc, à mon corps défendant, j'ai lu la préface du recueil, et j'ai été absolument fascinée par cette idée qu'un homme, en plus de décrire le monde de la matière et des sensations à travers différentes consciences, dans un désir profond d'unité, n'ait presque pas publié de son vivant. J'aime penser que s'il entassait ses textes dans une malle, ce n'était pas par simple humilité, mais parce qu'il savait que la seule façon de protéger le fil invisible qui reliait les voix d'Alberto Caeiro, d'Alvaro de Campos, de Bernardo Soares et des autres, c'était de garder cet échange secret. Il avait peut-être à l'égard de son œuvre la patience du romancier qui, pendant un certain temps, ne discute qu'avec ses personnages.

Les hôtes sont venus frapper à la porte de ma chambre pour m'inviter à me joindre à eux, autour de la table. J'ai mis le livre de côté et je suis allée prendre le petit déjeuner avec eux. Une odeur de pain chaud et de confiture fraîche flottait dans la cuisine. La table était recouverte d'une jolie nappe provençale et il y avait toutes sortes de bonnes choses à manger : des bleuets, des gaufres à la farine d'épeautre, du sirop d'érable, du yaourt à l'ancienne, des mueslis, du fromage au lait de brebis. La nature était vive, généreuse ; on aurait dit que c'était encore plus visible ici puisque le pain et le yaourt étaient faits maison, puisque les fruits, les épices et les légumes venaient presque tous du jardin. Chaque bouchée qu'on avalait ici avait une histoire : cela avait d'abord été rien, puis ce rien avait miraculeusement pris forme. C'est pourquoi on était constamment en train de remercier la nature (ou les hôtes) tandis qu'on dégustait un repas. Et l'on comprenait mieux, me semble-t-il, le sens de la vieille prière oubliée : « Seigneur, bénissez ce repas ainsi que ceux qui l'ont préparé ».

Nous avons regardé passer des canards sauvages au-dessus du fleuve (« ils forment un triangle pour se protéger du vent », m'ont dit les hôtes), puis ils m'ont raconté la fois où, en faisant du kayak, ils avaient découvert un bébé canard, abandonné dans la grotte que formait un immense rocher de la berge. Nous avons parlé de la lumière d'automne, de la récolte des poireaux, du jardin qu'il faudrait bientôt recouvrir de feuilles mortes. Après cette discussion matinale (on y reviendrait l'après-midi), chacun s'est retiré dans sa chambre pour lire, travailler, contempler le fleuve. J'aimais cette

façon de vivre, d'être seule parmi des êtres solitaires, avec qui je pouvais tout partager (mes repas, mes rêves, mon passé, mes lectures, mes pensées), sans me sentir ridicule ou jugée, des êtres qui semblaient curieux de me connaître, de m'entendre parler, même si je n'avais rien à dire, même si je n'étais rien. J'avais l'impression, grâce à eux, d'être tout à coup un peu moins vide, d'avoir une vie secrète en moi que je brûlais depuis longtemps de découvrir et qui ne demandait qu'à s'épanouir. Ce n'était pas la vie de la conscience qui bouillait en moi, celle qui faisait surface quand j'éprouvais un malaise face aux êtres, face au monde extérieur, celle qui venait à ma rescousse chaque fois que j'étais prise au dépourvu, me permettant de tout analyser, tout intellectualiser, en me laissant l'impression que je savais. Non, cette autre vie en moi, je la pressentais si ignorante, si instinctive, si informe qu'il fallait, pour qu'elle ne me coule pas entre les doigts, donner libre cours à tout ce que je croyais être une pure manifestation de sa part, à chaque instant.

Ainsi, ce matin-là, j'avais ressenti le goût de lire et de prendre des notes. Ce n'était pas un désir intellectuel, mais plutôt une volonté de vivre qui se présentait à moi sous la forme d'un sursaut semblable à ceux que je fais parfois la nuit juste avant de prendre conscience que je reviens d'un rêve, ou d'une vibration du cœur qui ressemble à un vertige que j'ai déjà éprouvé il y a longtemps au sommet de la falaise d'Étretat dominant la mer froide, ou d'un tressaillement du corps qui survient en même temps qu'une pensée trop douloureuse, ou je ne sais trop exactement — mais volonté en tout cas de revenir à la vie à travers un livre qui la célébrerait. Les oies étaient encore sur la berge quand je suis revenue dans ma chambre. Je me suis assise dans la chaise berçante, en face de la fenêtre, puis, en m'enveloppant d'une couverture, j'ai admiré les voiles bleu pâle, gorgées de lumière, d'un bateau de vacanciers qui glissait lentement vers la mer. Le duvet blanc des oies scintillait au soleil et j'ai fait le pari que ce livre de Pessoa était le bon, celui qui me réconcilierait avec ce que Rilke appelait « le grand trop du dehors ». Je l'ai ouvert, Dieu sait pourquoi, en commençant par les poèmes d'Alberto Caeiro.

En fin d'après-midi, quand je suis sortie de ma chambre pour aller me promener sur la grève, les oies n'y étaient plus : j'avais manqué leur envol. J'ai piqué à travers les hautes herbes et les harts qui bordaient la route pour me rendre plus rapidement sur la plage, une petite étendue sans galet, recouverte de sable, qui était inondée par les derniers rayons de soleil. La plage, baignée de cette lumière du soir, était trop belle. Cela m'a rendue triste et j'ai pensé à Caetano :

*Penser une fleur c'est la voir et la respirer
Et manger un fruit c'est en savoir le sens*

*C'est pourquoi lorsque par un jour de chaleur
Je me sens triste d'en jouir à ce point,
Et que je m'étends de tout mon long dans l'herbe,
Et que je ferme mes yeux brûlants,
Je sens mon corps entier étendu dans la réalité,
Je connais la vérité et suis heureux.*

Il me semblait que je pouvais comprendre cela, ce sentiment de tristesse mêlé à la jouissance, mais en même temps je ne pouvais m'empêcher de penser que cette expérience dans laquelle coïncidaient ces deux états était un mensonge au cœur de la poésie de Caetano. Comment la tristesse, qui était une forme de pensée, puisqu'elle devait insidieusement renvoyer le poète au mystère de l'existence (l'objet de la tristesse n'était-il pas de savoir qu'un jour il faudrait quitter cette lumière, cette chaleur, cette vie ?), comment cette tristesse donc, pouvait-elle coïncider avec la jouissance d'un poète qui « connaît [la] vérité et [était] heureux », si cette vérité logeait dans l'innocence d'un gardeur de troupeaux qui ne pensait justement pas au mystère des choses ? Comment l'innocence (ou l'inconscience) du poète pouvait-elle se doubler d'une conscience du temps (d'une tristesse) au moment où la vérité de la pure sensation, autrement dit de sa poésie, lui était révélée ?

En fait, cette tristesse semblait plutôt faire ici obstacle à l'innocence, pourtant souhaitée par Caeiro, puisqu'elle s'élevait comme un rempart contre l'excès d'une joie qui pouvait à tout moment faire glisser le poète dans l'expérience de la totalité, là où il disparaîtrait dans la lumière, fondu dans la fleur et le fruit. Pourquoi se sentir triste de *jouir à ce point* d'un jour de chaleur, sinon pour freiner un peu l'émotion excessive qu'était la *jouissance* et qui risquait de faire éclater les limites de l'espace ? La conscience (la pensée) était donc vraisemblablement ce qui maintenait le poète dans l'expérience sensorielle de la partie, ce qui, peut-être aussi, le mettait à l'abri d'une plus grande tristesse, celle qui consistait à supporter l'obscurité dans laquelle nous plongeait, après coup, la perception fugitive de l'infini.

Devant moi, les dernières vagues lumineuses faisaient trembler l'horizon et je me suis demandée pourquoi les poètes déployaient tant d'efforts pour retenir des instants qui passaient malgré eux. À quoi bon nourrir cette vieille illusion ? Pourquoi certains d'entre eux, comme Caeiro, quand ils se trouvaient en face d'un rocher ou d'un arbre, faisaient-ils (encore) le vœu impossible de ne pas penser, de se consumer dans la lumière du présent, l'immédiateté dans laquelle les parties étaient données ? Pourquoi dès lors qu'ils vivaient une « grande expérience », celle-ci prenait-elle déjà, au moment même où elle avait lieu, l'aspect lumineux du souvenir ? Et, en même temps, pourquoi ces poètes se refusaient-ils tant à faire le récit d'un souvenir ? Ou alors, quand ils le faisaient, pourquoi leur souvenir m'apparaissait-il faux, tout englué d'une lumière, d'une préciosité, d'une lenteur factices ?

Caeiro : « Le souvenir est une trahison envers la Nature, / parce que la Nature d'hier n'est pas la Nature. / Ce qui fut n'est rien, et se rappeler c'est ne pas voir ». Moi : « Pas d'autre vérité, donc, que ce qui est senti dans l'immédiateté ? Mais comment faire pour soutenir la tristesse, celle qui me protège, par exemple, de la jouissance ressentie par un jour de chaleur — jouissance qui me donne le goût de croire à l'infini, sans que cette tristesse ne me détourne à son tour de ce que je vois par une pensée, une idée, un souvenir, une image, un rêve ? N'y a-t-il pas moyen de la garder intacte quand elle apparaît, quand je regarde l'horizon au bout du fleuve ? Que faut-il

faire ?» Caeiro : « L'essentiel est de savoir bien voir / Savoir bien voir sans se mettre à penser / Savoir bien voir lorsqu'on voit / Et non penser lorsqu'on voit / ni voir lorsqu'on pense. » Pendant que j'essayais de ne penser à rien, Caeiro continuait de parler dans ma tête : « La lumière du soleil vaut mieux que les pensées », « Le papillon, est, sans plus, papillon, / Et la fleur, fleur, sans plus », « Quand il y a philosophie, il n'y a pas d'arbres : il y a des idées, sans plus ».

Je promenais mon regard sur les pierres et j'entendais encore Caeiro : « Je l'aime parce qu'elle est une pierre, / Je l'aime parce qu'elle ne ressent rien, / Je l'aime parce qu'elle n'a aucune parenté avec moi. » Mon regard essayait de fuir vers les arbres et Caeiro réapparaissait, éternel, infatigable : « Moi j'aime les arbres parce qu'ils sont arbres, sans ma pensée ». Je n'en pouvais plus. Je me suis pris la tête à deux mains, j'ai fermé mes yeux, puis, à nouveau, j'ai regardé le fleuve, en me concentrant sur un canard qui se laissait flotter au large. Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait : l'acte tout simple de regarder et de voir était devenu une tâche impossible : « Le canard est le canard, sans plus », me répétais-je. L'obligation de ne pas me mettre à penser tandis que je voyais l'insignifiant de canard qui jouait tout à coup à disparaître dans l'eau m'obsédait à un point tel que je ne faisais plus que penser à cela, à cette idée que je ne devais surtout pas me mettre à penser tandis que je le voyais réapparaître à la surface. Le canard était devenu dans mon esprit une petite chose abstraite qui se laissait balloter par les vagues, certes, mais qui rejetait aussi toutes mes pensées, toutes celles que son lent mouvement avait fait émerger en moi.

Une fois revenue à la maison, je me suis enfermée dans ma chambre et j'ai fait la lecture de ce poème :

*Par un jour excessivement clair,
Jour où perçait l'envie d'avoir beaucoup travaillé
Afin de ne pas travailler du tout en ce jour,
J'ai entrevu, comme une route entre les arbres,
Ce qui est peut-être le Grand Secret,
Le fameux grand Mystère dont les faux poètes parlent.*

*J'ai vu qu'il n'y a pas de Nature,
Que Nature n'existe pas,
Qu'il y a collines, vallées, plaines,
Qu'il y a arbres, fleurs, herbages,
Qu'il y a rivières et pierres,
Mais qu'il n'y a pas un tout à quoi tout cela appartiendrait,
Qu'un ensemble réel et véritable
Est une maladie de nos idées.*

*La nature est parties sans un tout.
Voilà peut-être le mystère en question dont ils parlent.*

Cela m'apparaissait étrange, plus qu'étrange même, que ce soit « par un jour excessivement clair » que le poète ait entrevu ce « Grand Secret » qui consiste à percevoir « qu'il n'y a pas de Nature », que « la Nature est parties sans un tout ». Comment une telle révélation pouvait être possible par un jour où la lumière — excessive — éblouit et confond tous les éléments du paysage ? Ne fallait-il pas au contraire qu'il y ait de l'ombre, pour que les parties d'un tout soient révélées ? Or, il me semblait que l'adverbe « excessivement » ruinait ici toute la révélation du poète, qu'il trahissait la véritable tentation que celui-ci avait de tout voir à travers une lumière du midi, lumière pleine qui vide l'espace, qui enlève au paysage sa résistance, qui travaille à relier les êtres et les choses en s'y reflétant jusqu'à ce que fleurs, arbres, rivières, oiseaux perdent leur contour et soient perçus dans un même instant, une même clarté, jusqu'à ce que le poète, par ce mariage des éléments, soit livré à l'extase, à l'impossibilité de penser la vie tant il en est traversé. N'était-ce pas justement ce que souhaitait Caëiro, être livré à l'extase (ou à la totalité), lui qui ne « [vivait] que de vivre » ? Au loin, une bête traversait la grève dans la lumière rougeâtre du soir. J'ai cru deviner la silhouette d'un renard, mais je n'en étais pas sûre.

Quelle était donc plus précisément cette expérience du tout que le poète définissait comme « une maladie de nos idées » ? Si j'avais lu l'œuvre de Caëiro dans une perspective « plus historique », peut-être aurais-je découvert

que sa résistance à l'expérience de la totalité et sa volonté obsessionnelle de ne voir des choses que les choses elles-mêmes étaient nécessaires, héroïques, à une époque où les poètes baignaient encore dans les eaux pourries du symbolisme. Mais je ne peux lire ainsi, dans les limites d'une époque, comme si l'œuvre était morte, condamnée à ne recevoir qu'une lecture encyclopédique, comme si le sens qu'on lui avait « administré » ne pouvait plus être questionné. C'est peut-être une faute, mais je lis chaque œuvre comme si elle n'avait pas d'âge ni de réception critique. Et je sais qu'il s'agit d'une grande œuvre si, après coup, elle me donne le goût de me confronter à elle.

Enfin, quelle était donc cette expérience de la totalité à laquelle le poète résistait tant — sensation extrême d'existence, de communion avec l'univers —, sinon ce qui était pour l'être humain l'état le plus difficile à atteindre, l'oubli de soi ? Car la véritable saisie de la vie ne se passait-elle pas toujours ainsi : pendant un instant, l'être humain s'oubliait, il se reposait dans « le grand tout du dehors » que formaient les êtres et les choses ; cela le plongeait dans la sensation du temps, là où étaient fondus le passé, le présent et l'avenir. Puis, il arrivait que le tout devienne trop plein, que ce soit « trop » ; il reprenait alors conscience du monde, de lui-même, de l'existence, de sa pensée (sans doute reprenait-il conscience de tout cela quand quelqu'un ou quelque chose surgissait accidentellement au cœur de l'extase ; ce quelqu'un, ce quelque chose interrompait l'instant parce qu'il y était de trop, parce qu'il appartenait à un autre instant dont il s'était égaré). L'être humain se disait alors : « Voilà ! J'étais heureux ! Dans quoi me suis-je oublié pour être heureux à ce point ? » Les instants d'être, me suis-je dit, n'étaient peut-être pas ceux où l'on prenait conscience de l'existence, mais ceux où l'on s'oubliait en elle, de sorte que dès l'instant où l'on se mettait à penser, à contempler chaque partie du Tout dans lequel on venait de s'oublier (fleurs, arbres, oiseaux, image du passé, image de l'avenir), on n'était déjà plus dans un instant d'être, mais dans le souvenir (ou le rapatriement) des choses séparées que cet instant avait contenues. Il me semblait, contrairement à Caeiro, que voir « les parties sans le Tout », ce qu'il appelait « ne pas penser », vouloir s'oublier comme si l'on était encore dans un pur instant d'éternité n'était pas possible : voir les choses séparément, c'était ni plus ni moins être dans la pensée ; c'était déjà aspirer à l'extase, à une conscience globale des choses.

N'était-ce pas précisément ici que le poète se leurrait, quand il revenait sur ses pas pour contempler chaque partie de l'éternité perdue tout en s'empêchant de penser ? Cet interdit ne cachait-il pas un autre désir du poète qui était, non pas de voir dans les choses, les choses elles-mêmes, mais de retrouver l'état d'esprit (ou plutôt l'absence d'esprit) dans lequel l'excessive clarté du jour l'avait plongé ? Était-ce pour cette raison que la démarche du poète, de toute poésie d'ailleurs, prétendant pouvoir saisir une partie du tout en ayant l'humilité « de ne pas penser » ou de s'effacer devant les choses m'apparaissait artificielle ?

En fait, l'humilité du poète, pour moi, consistait à reconnaître que lorsqu'il était dans la partie, il était aussi dans la pensée, ne serait-ce que parce qu'il avait conscience qu'il s'agissait d'une partie et qu'implicitement il rattachait celle-ci à un tout. Il me semblait que l'expérience de la partie, donc, c'était à proprement parler l'expérience de la pensée qui se situait dans une durée, dans le temps qui s'était écoulé entre l'expérience de l'extase et l'instant où le poète s'était souvenu de cette extase par un acte de conscience — instant qu'il attribuait à l'expérience sensorielle de la partie.

Je tenais sans doute ici ce qui m'exaspérait le plus chez certains poètes, la certitude qu'ils avaient de faire rentrer le tout dans la partie, ou plutôt de retrouver dans la partie cette émotion, ce sentiment de plénitude qu'ils avaient ressenti quand ils s'étaient oubliés dans le tout. Pourtant, dès lors qu'ils se tenaient dans la partie, « ils pensaient », c'est-à-dire qu'ils contenaient la partie, qu'ils la maîtrisaient, qu'ils avaient la conscience d'être eux-mêmes en train de contempler la chose.

Aussi, il me semblait que ce qui était intéressant dans l'expérience de la partie, c'était d'accepter le temps, la durée, d'avoir la force de supporter le vide (la tristesse) que creusait en nous le souvenir de l'expérience de la totalité. Est-ce qu'en transformant la partie en tout, le poète ne risquait pas de s'enfermer dans une sorte d'idéalisation systématique et factice des choses ? Est-ce qu'il ne risquait pas aussi de perdre à jamais la lumière, de compromettre ses chances de revivre l'expérience de la totalité ? En revanche, celui qui reconnaissait la durée (c'est-à-dire l'impossibilité de coïncider avec le tout), savait que « ne pas penser devant les choses » pouvait

se faire, non pas lorsqu'il faisait l'expérience sensorielle de la partie, mais quand chaque partie était fondue dans un temps unique. Alors, ce n'était plus lui qui pensait le monde, mais le monde qui le pensait.

C'était sans doute ce que faisaient les bons romanciers, me disais-je, être dans la partie tout en ne s'interdisant pas de penser. Autrement dit, ils reconnaissaient qu'ils étaient privés de la totalité, et c'est ainsi qu'ils pouvaient maintenir la possibilité d'y avoir accès.

*

Lorsque que j'ai lu ce vers de Caeiro : « Qu'il est difficile d'être soi et de ne voir que le visible », j'ai pensé qu'il avait peut-être signé ici la fin de toute sa poétique. Il m'a semblé que le poète n'avait jamais si bien dit, jamais été si proche en tout cas de sa propre vérité enfouie. Était-il vraiment possible d'être soi et de ne voir (« sans se mettre à penser ») que le visible ? Le mot « difficile » était peut-être trop faible pour qualifier ce vœu de coïncidence.

*

Dehors, la bête que je croyais être un renard venait de disparaître dans les fougères de la forêt qui bordait la baie. C'était l'heure de préparer le repas, alors je suis montée. « Qu'aviez-vous prévu de manger ? », ai-je demandé aux hôtes qui s'embrassaient dans le salon. « De la purée de poireaux et du lapin ». (Le bouillon de volaille fumait déjà dans le gros chaudron en fer). J'ai dit : « Parfait, laissez-moi me débrouiller avec ça ! » Avant de retrousser mes manches pour aller chercher trois poireaux dans le caveau, je leur ai demandé si c'était bien un renard que j'avais vu. « Oui, très possible, ont-ils répondu tous les deux avec la même certitude, il y en a un qui rôde dans le coin depuis des années. Est-ce qu'il était maigre ? Est-ce qu'il avait deux oreilles pointues et quatre pattes un peu croches ? » J'ai dit : « Oui ». « Alors, c'est bien lui, il n'y a pas de doute ».

Comment un poète comme Caeiro, qui avait passé « presque toute sa vie à la campagne » et qui était « pratiquement sans instruction », avait pu être autant obsédé par l'exigence de ne pas penser devant les choses ? Quelle

logique y avait-il dans ce personnage ? Pourquoi un pauvre gardeur de troupeaux, qui n'avait pas eu la chance d'user les bancs d'école, s'opposait-il tant à la métaphysique ? Seul un être épuisé par le savoir avait des raisons, me semblait-il, de célébrer aussi excessivement le non-mystère des choses.

Avant de m'endormir, j'ai mis une bûche dans le poêle (les nuits d'été au bord du fleuve étaient fraîches) et, allongée dans mon lit, j'ai lu Alvaro de Campos, *Bureau de Tabac*, dont je me sentais beaucoup plus proche, car en l'espace de quelques vers il avait réussi à dire tout ce que j'aurais aimé dire à Caeiro :

*Aujourd'hui je suis perplexe, comme un homme qui a pensé, trouvé puis oublié.
Aujourd'hui je suis partagé entre la loyauté que je dois
Au Tabac d'en face, chose réelle au-dehors,
Et à cette sensation que tout est rêve, chose réelle au-dedans.
J'ai tout raté.
Comme je n'avais aucune ambition, peut-être que ce tout n'était rien.*

Tandis que le gardeur de troupeaux défendait la partie contre le tout, Campos, avec la lucidité de celui qui va mourir et qui reconnaît avoir trop rêvé, se déclarait fidèle à deux loyautés — loyauté envers la partie qui apparaissait au-dehors dans le fourmillement d'un Tabac, et loyauté envers le tout qui se traduisait ici par la « sensation que tout est rêve », cette « chose réelle au-dedans » qui s'emparait de lui dès l'instant où il se détachait du Tabac pour s'absorber dans « le mystère des choses par-dessous les pierres et les êtres ». Ce que j'aimais chez Campos, c'était sa simplicité d'esprit, sa franchise, qui étaient visibles en ce qu'il reconnaissait le seuil nécessaire entre le rêve d'une totalité et le réel contenu dans la partie, ce qui l'empêchait de commettre l'erreur de Caeiro (et de certains poètes) qui voyait le tout dans la partie, niant ainsi la part insupportable de la vie (sa laideur, sa démence, sa stupidité, etc.).

Mais venait un temps où il n'était plus possible pour Campos de maintenir ces deux vérités, un temps où « l'impossible [lui semblait] aussi stupide que le réel ». Alors, le rêve incommunicable de changer la vie par la perception du tout (« Je serai toujours celui [...] / Qui chantait la chanson de

l'infini dans un poulailler, / Qui entendait la voix de Dieu au fond d'un puits obstrué ») et, en même temps, l'obligation de s'en tenir aux choses *stupides* de la réalité à travers des morceaux d'univers qui alourdisaient sa pensée (« Je vois les magasins, les trottoirs, les voitures qui passent, / Je vois les êtres vivants, tout habillés, qui se croisent, / Je vois les chiens qui existent eux aussi, / Et tout cela pèse sur moi comme une condamnation au bagne, / Et tout cela m'est étranger, comme tout m'est étranger. »), ces deux vérités donc, étaient balayées par une vérité beaucoup plus grande : la reconnaissance de la communauté des humains. Car la seule chose qui pouvait nous rendre la vie supportable, c'était la reconnaissance de l'autre, notre semblable.

Lorsqu'à la fin du poème, Campos reconnaissait, avec un peu de retard, Estève-sans-métaphysique et que celui-ci « comme mû par un instinct divin » se retournait, puis lui faisait signe de la main, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Sorger, le personnage de Handke dans *Lent retour*, qui avait découvert la communauté des humains, après avoir habité en Alaska, dans une solitude extrême, au milieu d'un paysage de genèse, dont les éléments (lumière, obscurité, neige, eau, nuages, plaine, etc.) se confondaient encore et où la fixité du vaste fleuve abolissait le temps. Après s'être senti rejeté de ce paysage extatique, Sorger avait découvert l'humanité dans un *Coffee shop* américain, ce qui allait peu à peu le libérer de l'éternité en le plongeant dans la durée de l'histoire humaine ou, comme il le disait si bien, « dans le sentiment non de ma propre immortalité, mais de l'immortalité humaine ». De la même façon, Campos, dans le *Bureau de Tabac*, après avoir salué Estève, voyait « l'univers [se reconstruire] autour de lui ». Ainsi, il acceptait d'être un homme, reconnu par un autre homme, et renonçait à la volonté d'être Dieu, ce qui expliquait que l'univers puisse être, à ses yeux, « sans idéal et sans espoir » : il le regardait avec des yeux d'humain, en se reconnaissant dans la fragilité humaine.

Que cet univers soit « sans idéal et sans espoir » ne signifiait pas, à mon sens, qu'il était sans lumière (ou sans au-delà), mais qu'il ne fallait jamais présumer de cette lumière pour qu'elle puisse percer le monde, même furtivement.

*

Avant que je parte, les hôtes m'ont pris dans leur bras, chacun leur tour. Cela m'a plongée, je ne sais pourquoi, dans un profond malaise. Puis je me suis souvenue de ce que l'un d'eux m'avait déjà dit un jour, en marchant au bord du fleuve : « Le plus difficile, ce n'est pas d'aimer, c'est de se laisser aimer ». Salut, Estève !